

L'AVENIR DE LA SCIENCE — 16

Collection dirigée par Jean Rostand

PIERRE NAVILLE

**LA PSYCHOLOGIE
SCIENCE DU
COMPORTEMENT**



nrf

GALLIMARD

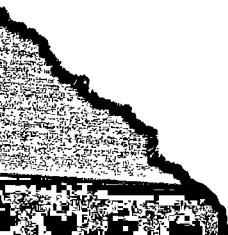
Extrait de la publication

REVUE DE LA SCIENCE — 10
Collection dirigée par Jean Mouton

PIERRE NAVILLE

LA PSYCHOLOGIE
DE LA SCIENCE DU
COMPORTEMENT





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1942.*

AVIS AU LECTEUR

Ce livre n'a qu'une prétention : faire connaître aussi fidèlement que possible la conception behavioriste de Watson. Behavior signifie « comportement ». Le Behaviorisme est donc une psychologie du comportement, ou plus exactement, une science du comportement. Beaucoup d'auteurs se prévalent de la conception behavioriste. Cependant, Watson seul l'a développée d'une façon radicale. C'est pourquoi nous avons cru possible de rapporter ses idées sans nous préoccuper directement des diverses écoles qui lui ont emprunté, et qui d'ailleurs sont mieux connues ; des critiques qui lui ont été adressées, nous avons juste retenu ce qui était indispensable à un exposé actuel. Nos matériaux sont puisés avant tout dans ses deux ouvrages : La psychologie du point de vue d'un behavioriste (1919-1929), et Behaviorisme (1930), non traduits en français. Conformément à l'allure de ces deux livres, l'exposition est restée aussi accessible et simple qu'il a été possible de le faire.

John Broadus Watson (né le 9 janvier 1878 à Greenville) a été Professeur à l'Université John Hopkins et directeur du Laboratoire de Psychologie, et Professeur à la New-York School for Social Research. En 1924, il devint Vice-Président de la Compagnie J.-W. Thomson. Il fut l'éditeur des Behavior Monographs et du Journal of Animal Behavior (1911-1917), du Journal of Experimental Psychology (1915-1926), puis du Pedagogical Seminary and Journal of Genetic Psychology et du Journal of General Psychology. Il a été Président de

l'American Psychological Association, et membre de l'Académie Américaine des Arts et Sciences. Sa renommée est devenue mondiale depuis ses communications au Congrès International de Psychologie en 1921, et la psychologie de comportement se répandit rapidement. En France aussi, elle trouva un terrain déjà préparé. Dans l'époque contemporaine, Ribot et Pierre Janet avaient posé plus d'un jalon solide. Des savants aussi éminents que MM. Piéron, Wallon, Guillaume, Lhermitte, ont noté l'importance des thèses behavioristes. M. Guillaume a pu écrire « qu'une grande partie du mouvement psychologique contemporain s'inspire de cette tendance (le behaviorisme), même chez les auteurs qui ne s'en réclament pas expressément ». Nous sommes donc assurés qu'un accès plus direct aux thèses watsoniennes était éminemment souhaitable. C'est à le faciliter que se consacrent les pages qui suivent.

CHAPITRE PREMIER

QU'EST-CE QUE LE BEHAVIORISME ?

La psychologie introspectionniste. — « Conscience » et comportement. — Origine du behaviorisme. — L'école de Pavlov et la psychologie animale. — Qu'est-ce que le comportement ? — Introspection et témoignage.

La notion de comportement est évidemment plus ancienne que le « behaviorisme ». Watson a eu des prédécesseurs, sans toujours s'en douter (*Appendice A*). En fait, toute étude scientifique de la vie humaine, de la conduite, de l'attitude des individus et des groupes fut toujours inspirée par une préoccupation « comportementiste ». Les méthodes des sciences physiques et naturelles tournaient autour du « comportement » des objets. Pourquoi les prétendues sciences de « l'esprit » n'en feraient-elles pas autant ?

Cependant, sur cette voie, la psychologie devait tomber dans une impasse. Les méthodes objectives, de plus en plus fréquemment utilisées, entraient en contradiction avec leur objet même. En effet, pour la majorité des psychologues, l'objet de la science était « la conscience ». Comment la saisir par des méthodes scientifiques, qui supposent la mesure ? N'était-il pas plus tentant de se servir d'une méthode adaptée

à cet objet si particulier ? A défaut d'intuition mystique, on se rabattait sur « l'introspection ».

De fait, la psychologie est divisée en deux courants : la psychologie introspective ou subjective, et le behaviorisme, ou psychologie objective. Ce dernier n'a trouvé sa pleine expression en Amérique qu'en 1912, avec le développement des travaux de J.-B. Watson. En réalité, c'est au behaviorisme seul que doit être réservé le nom de psychologie, pour autant qu'on veuille désigner par là une science naturelle.

« E.-B. Titchener et William James, dit Watson, furent les leaders éminents de la psychologie introspective dans la première décade du ^{xx}^e siècle. La mort de James en 1910, et celle de Titchener en 1927, laissèrent la psychologie introspective sans direction spirituelle. Bien que la psychologie de Titchener différât en bien des points de celle de William James, leurs attitudes fondamentales étaient les mêmes... Ils estimaient tous deux que *la conscience est le domaine de la psychologie*. Le behaviorisme, au contraire, prétend que le domaine de la psychologie humaine est *le comportement de l'être humain*. Le behaviorisme estime que la conscience n'est un concept ni défini ni utilisable. C'est pourquoi le behaviorisme, qui se propose l'expérimentation, considère que la croyance en l'existence de la conscience nous ramène aux anciens jours de la superstition et de la magie ».

L'appréciation est sévère, mais ne vaut pas seulement pour les États-Unis. La psychologie bergsonienne s'est très facilement muée en mystique. La psychologie de la « forme » prête le flanc à des critiques analogues. Mais les psychologues introspectionnistes, bien qu'ils prétendent voir « au dedans d'eux-mêmes », ne font le plus souvent que répondre aux désirs du public. Le public, la masse, est toujours avide de superstition et de magie. Watson n'a pas craint d'insister sur ce point dans un pays qui s'était placé par ailleurs à la tête de la civilisation indus-

truelle et capitaliste. « Toutes les époques ont leur nouvelle magie, noire ou blanche, et leurs nouveaux magiciens. Moïse était magicien : il changeait l'eau en vin et ressuscitait les morts. Coué avait sa parole magique. Mrs. Eddy en a une toute semblable. » La magie vit toujours. Avec le temps, les légendes passent dans le folk-lore populaire. Elles ont eu parfois une expérience pratique comme origine, mais elles ne se maintiennent vivantes que comme souvenir de pouvoirs surnaturels. Le folk-lore est une des bases des religions. Celles-ci font partie de la trame politique et économique du pays ; elles servent d'instruments. Le public repasse ses explications aux enfants de ses enfants. Sortis de leurs laboratoires, bien des physiciens et des biologistes éminents retombent dans le folk-lore religieux. Cet état d'esprit fut toujours un des plus puissants obstacles au développement de la psychologie scientifique.

Qu'elle le veuille ou non, la psychologie introspectionniste s'appuie sur la métaphysique « dualiste » : chaque individu a une *âme* distincte du *corps*, et unie à lui dans certaines conditions. Cette âme est une émanation d'un être divin. Bien que le mot fonction ait remplacé le mot faculté, le dualisme s'est conservé intact depuis la plus haute antiquité. Mais, des deux termes, l'un est observable : c'est le corps. L'autre, personne ne l'a jamais observé, ni vu, ni touché, ni expérimenté. Ce qu'on en a dit et écrit n'est connu que par l'activité corporelle. Et pourtant le scepticisme à l'égard de l'âme, cette inconnue, fut longtemps taxé d'hérésie ; on pouvait y laisser sa tête, note Watson, et d'ailleurs, pas un homme public n'oserait, même aujourd'hui, mettre son existence en question.

Ainsi, la psychologie piétinait, parce qu'elle s'occupait soi-disant d'objets non matériels, à une époque où toutes les autres sciences se constituaient sur une base objective. Dès la Renaissance (et il ne faut pas oublier maint savant de l'antiquité, surtout présocratique), les hommes parvenaient à détacher l'âme

des corps célestes et de leurs mouvements ; puis des corps terrestres ; ce n'était pas là une mince conquête...

Les psychologues du *xix^e* siècle, comme Wundt ou Ribot, qui furent les pionniers de la psychologie expérimentale, ne se dégagèrent cependant point totalement de la philosophie dualiste. Leurs travaux résultèrent à la fois de contradictions et de compromis. La conscience et les états de conscience remplacèrent l'âme, mais furent tout aussi soustraits à l'observation que celle-ci. Bergson et James profitèrent jusqu'au bout de ce fait. Introspection et intuition se disputèrent, à travers mille nuances, le droit exclusif d'exploiter les soi-disant « états de conscience ». La définition de James est valable pour toute la psychologie introspectionniste : « La psychologie, écrivait-il, est la description et l'explication des états de conscience comme tels ». La plupart des ouvrages classiques français ne s'expriment pas autrement.

Le résultat de cette attitude, c'est qu'il y a autant de psychologies qu'il y a de psychologues. Comment décrire objectivement ce que vous seul pouvez « voir » — et précisément par les yeux de l'esprit ? La définition introspectionniste de la psychologie affirme d'abord une existence qu'il lui faut prouver. Elle tombe ainsi dans un cercle vicieux ; elle échappe à toute épreuve expérimentale. Affirmer que l'on est « conscient », dit-on, c'est par exemple sentir, percevoir, penser, vouloir, proposer, désirer. Mais les actions, rapportées au sujet (et l'introspection ne peut se rapporter qu'au sujet), échappent à toute définition objective, communicable, valable pour autrui. Les introspectionnistes parlent de sensations, et des images leurs fantômes, ou d'éléments affectifs, de volonté, etc... Toute cette littérature donna naissance à une scolastique nouvelle, où les connaissances tournent en rond.

Mais la tentative de Wundt, de Titchener, de Ribot, de Binet (liée à celle des empiristes et associationnistes

anglais) eut au moins le grand mérite de faire surgir des laboratoires. Dans ces laboratoires (qui s'organisèrent surtout en Allemagne et aux Etats-Unis) les psychologues traquèrent de leur mieux cette « conscience » impalpable. Cette lutte eut un résultat positif : elle orienta une jeune génération de savants dans une voie nouvelle. Si vraiment le laboratoire voulait servir à quelque chose, il fallait lui trouver un domaine scientifique correspondant. « En 1912, écrit Watson, les psychologues objectifs ou behavioristes, en arrivèrent à conclure qu'ils ne pouvaient pas se contenter plus longtemps des formules de Wundt. Ils estimèrent que les trente années stériles écoulées depuis la fondation du laboratoire de Wundt avaient clairement prouvé que la psychologie allemande, dite introspective, était fondée sur des hypothèses erronées, et qu'aucune psychologie admettant la conception religieuse du problème corps-esprit ne pourrait jamais parvenir à des conclusions vérifiables. Ils décidèrent de renoncer à la psychologie, ou d'en faire une science naturelle ». Ils ne firent d'ailleurs pas immédiatement table rase de leurs points de vue antérieurs, et Watson lui-même modifia à plusieurs reprises certaines de ses conclusions. Mais le pas essentiel était fait : la psychologie abandonnait l'étude des états de conscience, écartait les conceptions médiévales encore régnantes, rejetait de son vocabulaire tous les termes subjectifs. *Le comportement objectivement observable des êtres humains* : voilà quel est son domaine.

Le behaviorisme, guidé avec énergie par Watson, qui est lui-même un expérimentateur, avant d'être un théoricien, se trouve donc, au début du xx^e siècle, au confluent de plusieurs courants de recherches distincts.

D'abord, il faut signaler l'influence du « fonctionnalisme » américain (aussi appelé instrumentalisme), dont le Pr Dewey est un représentant éminent. Ce courant, assez différent du pragmatisme, dérivait de la biologie évolutionniste anglaise et de

la psychologie allemande de la fonction et de l'acte. Il mettait en avant le caractère pratique et instrumental de la fonction consciente, l'histoire génétique de la pensée dans ses rapports avec le milieu. C'était une psychologie orientée sur les idées d'aptitude et d'adaptation. Mais il ne s'agissait encore là que d'une atmosphère, qui se dégageait aussi du développement économique et social américain au début du siècle. Le vertigineux développement industriel, l'élévation considérable du niveau moyen de la culture, ont évidemment joué ici un grand rôle.

L'école neurologique de Pavlov et de Bechterew, et la psychologie comparée (« animale »), donnèrent au behaviorisme la plus forte impulsion, en y joignant l'œuvre de Sherrington et de Donaldson.

Le domaine de l'école neurologique russe fut essentiellement la mécanique du réflexe conditionné ou associatif et sa relation avec l'activité corticale. Ce qui intéressait avant tout ces grands savants, c'était le mécanisme physiologique des réactions : ils plaçaient au premier plan l'étude du processus nerveux qui se trouve encadré par l'excitation et la réaction, par les processus sensoriel et moteur.

Quant à l'étude de la psychologie animale, c'est d'elle que Watson est personnellement parti et que le behaviorisme est directement sorti.

C. Lloyd Morgan, le psychologue anglais, peut être considéré virtuellement comme le fondateur de l'école américaine de psychologie animale. Dans ses livres *Introduction to Comparative Psychology* (1894) et *Animal Behaviour* (1900), il rompit avec les interprétations anthropomorphiques traditionnelles de l'activité animale. Il souligna le premier la nécessité de décrire toutes les étapes d'un acte effectué par l'animal avant d'essayer de l'interpréter. Il fit peu d'expérimentation directe, mais en tira des conclusions très fécondes ; il souligna l'importance de l'apprentissage animal par « essais et erreurs ». Les travaux de Morgan inspirèrent E.-L. Thorndike, qui fit le premier aux Etats-Unis des expériences systé-

matiques avec des poules, des chiens, des chats et des singes. L'apprentissage des mammifères fut ensuite étudié en détail par une série d'expérimentateurs (Small, Yerkes, Kinnaman, Davis, Allen, Porter, Cass, Franz, Johnson, Ulrich, Richardson, Yookum, Haggerty et Watson). Les résultats importants obtenus dans l'étude des mammifères sub-humains conduisirent à des études analogues chez l'homme. C'est au cours de la même période que l'on commença pour la première fois à étudier l'homme comme un membre du règne animal. (Travaux de E.-J. Swift, W. Book, H.-A. Ruger et K.-S. Lashley). Les études sur l'acquisition de l'habileté manuelle dans les actes comme le jonglage, la dactylographie, les puzzles mécaniques, le tir à l'arc, etc... convainquirent de la *similitude* essentielle de l'apprentissage humain et sub-humain. Le livre de Miss Washburn *The Animal Mind* (1907) représente très bien la tendance moyenne de l'époque. Elle ne réussit pas à interpréter la totalité du comportement animal en termes de conscience, selon l'usage qu'en faisait la psychologie introspective de Wundt et de Titchener.

Watson résume ainsi les progrès du behaviorisme : « Au début, le behaviorisme était essentiellement fondé sur la conception assez vague de la formation des habitudes. Les travaux de Pavlov et de ses élèves sur les réflexes conditionnés, bien qu'ils fussent connus des behavioristes, ne jouèrent d'abord qu'un rôle modeste dans leurs explications. La raison était que ces travaux concernaient essentiellement les réflexes conditionnés glandulaires, domaine où les psychologues ne pénétraient guère à cette époque. Les travaux de Bechterew sur les réflexes conditionnés moteurs, dans lesquels on se servait de sujets humains, eurent d'abord une plus grande influence sur le behaviorisme. Les travaux de Lashley sur le conditionnement salivaire chez les hommes, et ceux de Watson et R. Rayner Watson sur les réactions émotionnelles conditionnées chez l'homme

(peur) montrèrent que les méthodes de réflexe conditionné peuvent s'appliquer à une grande partie de l'activité humaine. Ces travaux ont conduit à essayer de formuler toutes les habitudes (organisation) en termes de réactions conditionnées glandulaires et motrices. Bien que le behaviorisme n'ait pas utilisé immédiatement les méthodes de réflexe conditionné, on doit admettre que Pavlov et Bechterew ont fourni la clef de voûte de cette construction ».

*
* *

Avant tout, le behavioriste considère que le domaine réel de la psychologie ne consiste qu'en mouvements *observables*. On ne peut formuler de lois, on ne peut pratiquer de mesures qu'à propos de choses observables, directement ou indirectement. Or, nous pouvons observer le *comportement*, c'est-à-dire *ce que l'organisme fait et dit*. Notez que pour Watson, la parole est une action comme les autres : « Dire, c'est faire, c'est-à-dire se comporter. Parler à voix haute ou à soi-même (penser) est un type de comportement tout aussi objectif que jouer au base-ball. » (*App. B*).

Le comportement des êtres humains peut toujours se décrire en termes de « stimulus et réponses », lorsqu'on en observe un fragment, un segment déterminé. Que faut-il entendre ici par « stimulus » et « réponse » ? Dans la terminologie watsonienne, c'est à peu près l'équivalent de ce qu'on appelle excitation et réaction, avec un sens un peu plus large. Par stimulus il faut entendre « tout objet du milieu général, et toute modification des tissus due à la condition physiologique de l'animal, telle que le changement qui survient si on le prive d'activité sexuelle ou de nourriture, ou si on l'empêche de se faire un nid. Par « réponse », nous entendons tout ce que l'animal fait, comme de s'approcher ou de s'éloigner d'une lumière, de sursauter à un bruit, ou des activités plus hautement organisées, telles que la construction d'un gratte-ciel, l'établissement de plans.

la procréation d'enfants, la rédaction de livres, etc... ».

De fait, Watson s'est surtout préoccupé de recueillir des faits de comportement du premier genre, primitifs. C'est ainsi qu'il fut conduit à s'occuper tout spécialement des nouveau-nés. La psychologie tout entière lui est redevable de l'impulsion donnée dans ce domaine. Le behaviorisme doit observer le nouveau-né *dans une pouponnière expérimentale*, et se poser à son sujet les mêmes questions qu'il se pose à propos de tout autre animal : à quels mouvements se livre l'enfant ? Quel est le stimulus qui provoque ce mouvement ? Il verra que la succion, le tressaillement, la fermeture de la main, la tension du tronc sont dus à des stimuli précis, et à des conditions précises de maturation : le bébé sucera le sein dès la naissance (et esquissera les mouvements de succion dans l'utérus), mais le passage d'une ombre sur l'œil ne provoquera pas de réponse avant 65 jours. La main se refermera très tôt sur une baguette placée dans la paume ; mais il faut au moins 120 jours pour que l'enfant recherche et s'empare d'un biscuit ou d'une pomme placée à sa portée.

Stimuler un enfant convenablement éduqué, à n'importe quel âge, avec des poissons, des chats, des chiens, des singes, des oiseaux, de l'obscurité ou des flammes, ne provoquera aucune réaction de « peur » (réaction qu'il faudrait, pour être objectif, appeler tout simplement réaction « X »), c'est-à-dire ce type de réponse qui se caractérise par la suspension de la respiration, le raidissement du corps entier, l'éloignement du corps de la source de stimulation, en se traînant ou en courant. Par contre, un son violent et le défaut de support sont des excitations (selon Watson, ce sont les seules, et ses constatations sont constamment vérifiées) qui provoquent cette réaction « X ».

Le behavioriste recueille ainsi des quantités d'observations, qu'il contrôle, classe, soumet au traitement logique et mathématique ; il ne se refuse pas

non plus à l'hypothèse, à l'invention. Ainsi, après avoir constaté que le nouveau-né ne présente de réaction de peur qu'à deux types de stimuli, il s'aperçoit que les enfants élevés *hors de la pouponnière*, c'est-à-dire en famille, présentent des réponses de peur à des centaines de stimuli et de situations. Il pose alors la question suivante : si deux stimuli seulement provoquent la peur à la naissance, comment, finalement, tous ces autres objets y parviennent-ils aussi ? C'est là une question scientifique, et non une hypothèse littéraire. Autrement dit, elle est susceptible d'expérimentation, comme tout problème scientifique. Les expériences doivent pouvoir être reproduites un grand nombre de fois dans des laboratoires différents, et conduire chaque fois aux mêmes conclusions, si la première observation est valable, et si les conditions se maintiennent constantes.

Reprenons l'exemple des réactions de « peur ». L'enfant qui n'a encore jamais vu de chien, de chat, de souris ou de lapin n'en sera jamais effrayé au premier abord : il les palpera et tentera de les manipuler. Vous pouvez répéter l'expérience 8 ou 10 jours de suite pour vous en assurer. L'enfant aura toujours une réaction positive vis-à-vis de ces animaux. D'autre part, prenez une barre de fer et frappez-la énergiquement juste derrière la tête de l'enfant : une réponse de peur apparaîtra immédiatement. Maintenant, essayez ceci : en même temps que vous lui montrez l'animal, et au moment où il essaye de l'atteindre, frappez la barre derrière sa tête. Répétez trois ou quatre fois l'expérience. Un changement nouveau et important se produit. L'animal suscite maintenant la même réaction que la barre d'acier, c'est-à-dire une réaction de peur. Pour la psychologie behavioriste il s'agit d'une *réponse émotionnelle conditionnée*, c'est-à-dire d'une forme de *réflexe conditionné*, comme nous le verrons plus loin.

Nous n'avons donc besoin ni de conscience, ni d'images, ni d'états mentaux quelconques pour expliquer la peur infantile.

Les réponses émotionnelles conditionnées dites *d'amour* (ou réaction « Y », si l'on veut) ont la même origine. L'embrassement, le gazouillement, le sourire, répondent au bercement, à la stimulation légère de la peau, des organes sexuels, etc... La simple *vue* de la mère ou de la nourrice remplacera bientôt le contact corporel direct. Le même processus se répète pour la colère, et, dans ce cas aussi, avec une rapidité foudroyante.

Le behaviorisme pose des questions du même genre au sujet des adultes, dont voici le type :

« Quelles méthodes utiliserons-nous systématiquement pour conditionner l'adulte ? Par exemple, pour lui faire prendre des habitudes professionnelles, des habitudes scientifiques ? Il faut former et unir des habitudes manuelles (technique et savoir-faire) et des habitudes laryngées (habitudes de parole et de pensée), avant que l'apprentissage puisse être considéré comme complet. Lorsque ces habitudes de travail sont constituées, de quel système de stimuli variable devons-nous l'accompagner pour que son niveau de rendement se maintienne élevé et en accroissement constant ?

« A ses habitudes professionnelles s'ajouteront les problèmes de sa vie émotionnelle. Jusqu'à quel point cette vie a-t-elle ses racines dans l'enfance ? Dans quelle mesure se mêle-t-elle aux adaptations directes ? Comment pourrions-nous lui en faire abandonner une partie, c'est-à-dire en inhiber le conditionnement là où c'est nécessaire, et le conditionner là où il le faut ? En vérité, nous ne connaissons pas grand'chose sur la variété et le genre d'habitudes émotionnelles ou, pour mieux dire, viscérales (par ce terme nous voulons indiquer les relations conditionnées qui se forment entre l'estomac, les intestins, la respiration et la circulation), qui peuvent être formées. Mais nous savons qu'elles sont nombreuses et importantes ».

Nous sommes ainsi conduits à définir le behaviorisme à la fois par son domaine et par ses méthodes.

Après tout, bien des sciences se sont brillamment développées en changeant plusieurs fois de définition et d'ailleurs les définitions sont devenues très plastiques. Néanmoins, il n'est pas mauvais de savoir dans quel domaine on se meut.

Le behaviorisme est donc un secteur des sciences naturelles qui prend *comme domaine propre le champ total des adaptations humaines*. Il ne veut recourir qu'aux méthodes des sciences objectives, celles de la mesure, donc de l'observation extérieure. Comme on le voit, ce n'est pas seulement une psychologie de réaction, mais une science du comportement. Le comportement suppose des adaptations ou ajustements constants. Ces adaptations ont toute une série d'aspects ; elles concernent aussi bien le milieu interne (le corps lui-même) que le milieu externe, celui-ci revêtant à son tour un caractère physiologique, technologique, social.

Le behaviorisme prétend que ces différentes formes d'adaptation — c'est-à-dire de réponses à des stimuli donnés — sont toutes solidaires ; elles impliquent l'homme *total*, et non quelques-unes de ses parties. Notons ce premier point. En voici un second, tout aussi important : le behavioriste ne prétend point être un pur spectateur de l'activité humaine. Il veut la contrôler et l'orienter, comme s'efforcent de le faire toutes les autres sciences naturelles. Les réactions humaines doivent pouvoir être manipulées comme les autres réactions naturelles. En groupant des faits, en expérimentant, le behavioriste veut apprendre à contrôler et à prévoir ; il le fera selon une formule qui sera le leit-motiv de tous les travaux de Watson, et qui n'est que le postulat commun à toute science, expression même du causalisme : prévoir, étant donné le stimulus, la réaction qui s'ensuivra ; ou bien, étant donné la réaction, reconnaître quelle est la situation ou le stimulus qui l'a suscitée.



Cette conception de la psychologie a subi des attaques trop souvent répétées pour que nous ne fassions pas tout de suite état des plus sérieuses d'entre elles.

Dans son livre intitulé *Gestaltpsychology*, W. Köhler, l'un des principaux psychologues de la « forme », affirme que la psychologie ne peut pas se placer encore sur le même terrain que les sciences physiques, celui de l'observation extérieure indirecte. Et pourquoi cela ? Parce qu'elle est encore trop jeune. S'il faut s'inspirer des sciences physiques, ce n'est pas de leur forme contemporaine, développée, mais de la forme qu'elles revêtirent dans leur jeunesse historique. Cependant, on ne comprend vraiment pas pourquoi chaque nouvelle science devrait absolument passer par les mêmes étapes qu'ont parcourues les autres. Köhler estime que le behaviorisme, en adoptant les méthodes objectives, est conduit à rejeter le « je », l'expérience personnelle ; or, cette expérience personnelle doit encore servir, comme elle servit la physique à ses débuts. En somme, les méthodes détermineraient le domaine en lui traçant des limites trop étroites. Mais cette critique passe plutôt à côté du but, car chez Watson, le domaine et la méthode sont définis et donnés ensemble, et l'un par l'autre. La physique elle-même admet, au moins dans certains domaines, que la description de l'objet est inséparable de la méthode qui sert à la décrire. Cela est aussi vrai en physiologie et en biologie. Cela reste vrai avec le behaviorisme.

Il n'est pas plus raisonnable de critiquer la méthode behavioriste en arguant du caractère fallacieux des données sensorielles, comme le fait Köhler. Köhler estime que l'observation en physique n'est finalement pas plus objective et certaine qu'en psychologie, car, aussi indirecte soit-elle, l'observation physique s'appuie en fin de compte sur des données



L'AVENIR DE LA SCIENCE

Collection dirigée par JEAN ROSTAND

- | | |
|---|---|
| <p>1. — LE TEMPS ET LA VIE
<i>par LECOMTE DU NOÛY</i></p> <p>2. — L'ORIGINE DU CANCER
<i>par J. P. LOCKHART-MUMMERY</i></p> <p>3. — EMBRYOLOGIE ET GÉNÉTIQUE
<i>par TH. H. MORGAN</i></p> <p>4. — LA LUTTE CONTRE LA MORT
<i>par S. MÉTALNIKOV</i></p> <p>5. — LA VIE SEXUELLE ET SOCIALE DES SINGES
<i>par S. ZUCKERMANN</i></p> <p>6. — LES MÉCANISMES DU CERVEAU
<i>par JEAN LHERMITTE</i></p> <p>7. — LA SCIENCE DES HORMONES
<i>par R. RIVOIRE</i></p> <p>8. — LES CELLULES EMBRYONNAIRES
<i>par RAOUL-MICHEL MAY</i></p> <p>9. — LE SIÈCLE A VENIR
<i>par C. C. FURNAS</i></p> <p>10. — LES ATOMES, LES HOMMES ET LES ÉTOILES
<i>par ROGERS D. RUSK</i></p> <p>11. — BIOLOGIE ET MÉDECINE
<i>par JEAN ROSTAND</i></p> <p>12. — LE NOUVEL UNIVERS
<i>par JULES SAGERET</i></p> <p>13. — DU CONNU A L'INCONNU
<i>par ANDRÉ Ste-LAGÛE</i></p> <p>14. — L'HOMME (Introduction à l'étude de la biologie humaine)
<i>par JEAN ROSTAND</i></p> <p>15. — LE JEU, LA CHANCE ET LES THÉORIES SCIENTIFIQUES MODERNES
<i>par ÉMILE BOREL</i></p> | <p>16. — LA PSYCHOLOGIE, SCIENCE DU COMPORTEMENT
<i>par PIERRE NAVILLE</i></p> <p>17. — LES MIGRATIONS ANIMALES
<i>par L. CHOPARD, L. BERTIN, J. BERLIOZ, P. LAURENT</i></p> <p>18. — DES ORCHIDÉES A LA POMME DE TERRE (Essai sur la symbiose)
<i>par JOSEPH MAGROU</i></p> <p>19. — BIOLOGIE DES CHAMPIGNONS
<i>par MARIUS CHADEFAUD</i></p> <p>20. — LA FORMATION DU SYSTÈME NERVEUX
<i>par RAOUL-MICHEL MAY</i></p> <p>21. — LA CULTURE DES TISSUS
<i>par R.-J. GAUTHERET</i></p> <p>22. — VERS L'INFINIMENT PETIT
<i>par ARMAND DE GRAMONT</i></p> <p>23. — LES CHANGEMENTS DE SEXE
<i>par ÉTIENNE WOLFF</i></p> <p>24. — L'ORGANISME EN LUTTE CONTRE LES MICROBES
<i>par ANDRÉ BOIVIN et ALBERT DELAUNAY</i></p> <p>25. — LES PARADOXES DE L'INFINI
<i>par ÉMILE BOREL</i></p> <p>26. — LES OUTILS CHEZ LES ÊTRES VIVANTS
<i>par ANDRÉE TÉTRY</i></p> <p>27. — LA SCIENCE DES MONSTRES
<i>par ÉTIENNE WOLFF</i></p> |
|---|---|
- 28. — L'HOMME ET L'ÉVOLUTION**
par A. VANDEL

SÉRIE IN - 8°

- | | |
|--|--|
| <p>1. — LES FOSSILES VIVANTS DES CAVERNES
<i>par RENÉ JEANNEL</i></p> | <p>2. — LES ASPECTS INTUITIFS DE LA MATHÉMATIQUE
<i>par GEORGES BOULIGAND</i></p> |
|--|--|
- 3. — AUX SOURCES DE LA CONNAISSANCE : LA SENSATION, GUIDE DE VIE**
par HENRI PIÉRON